

Dans la collection Le Cercle :

- *Les Blessures du silence* de Sandra Martineau

Stéphane Le Carre

**Cavale
blanche**

Collection Le Cercle
SIXTO Éditions

*« Mieux vaut ne pas commencer.
Mais si on a commencé, mieux vaut terminer. »*

Bouddha

Je suis arrivé sur l'île dans la nuit du 1^{er} au 2. Seul. Toute la journée du dimanche, j'ai rôdé sur la côte, en face, sur le sentier qui la longe ou en retrait. Ma jambe blessée me lançait. Je ralentissais et attendais que la douleur se calme. Mes deux sacs-poubelle, l'un contenant quelques vêtements, l'autre de la nourriture et un attirail de première nécessité m'attendaient, dissimulés sous le couvert d'une haie de buis et de ronces. La journée était fraîche mais lumineuse. J'avais du mal à détourner mon regard de l'endroit, situé à un mille marin tout au plus : l'Île Verte.

Un confetti de terre, de quelques centaines de mètres de large. Pas d'arbre, pas d'habitant, un unique abri de pierre, posté comme une sentinelle endormie. L'île était à l'écart de ce que je voulais fuir, la grande terre des hommes. Il suffisait que je tende le bras, un œil fermé, et elle était dans mon poing, j'étais arrivé. Trop simple. Mes pieds usaient

toujours le sol du continent. Je revenais. Et repartais par un chemin plus naturel. Entre la côte et l'île, dans un alignement parfait, se dressait sa petite sœur, Raguénès, plus élevée mais reliée au continent par un passage à pied sec sinuant entre les roches à marée basse. Les promeneurs, heureux de leur audace, venaient alors y défier les flots et en faisaient le tour. Une habitation aux volets clos et une bergerie y dormaient comme des chats blottis dos à l'océan. Raguénès n'était une terre d'exil et de refuge que le temps d'un cycle marin. L'Île Verte, elle, avait largué les amarres des siècles auparavant et dérivait vers le large, millimètre par millimètre. Ma fuite allait rejoindre la sienne, là-bas, derrière Raguénès. Aucun de mes bonds ne m'amènerait jusqu'à elle. Raguénès ne pouvait pas être un tremplin. Je devais traverser. Je n'avais pas d'embarcation. Il ne fallait pas me faire remarquer et mon allure sous le ciel dominical devait paraître étrange. Le visage pâle de douleur au-dessus d'un manteau de cuir râpé et une claudication parfois prononcée. Les heures qui passaient faisaient mal elles aussi. Je lisais le soupçon sur les visages que je ne pouvais éviter.

Le spectacle du couchant parvint à m'apaiser un peu. L'ombre mauve grandissait à l'est tandis que l'ouest se débattait dans un bain de sang rose et or. Quand le disque solaire s'inséra derrière

l'horizon, le phare de Penfret se mit à clignoter, à ma droite, son faisceau plus net au fil des minutes. La nuit avalait les derniers morceaux de la Bretagne. J'attendis longtemps encore, grelottant, tentant de me réchauffer par des allées et venues, la jambe contractée. Je récupérai les sacs, griffés par la végétation et les rapprochai de la cale où je devais embarquer.

À l'écart de l'enclos jaune du lampadaire, je grillai quelques cigarettes pour décevoir la faim et l'attente. La nuit écartait bien des menaces. Vers onze heures, sur le parking, un couple d'amoureux vint échanger quelques baisers convenus à l'abri derrière le pare-brise de leur voiture. La voix d'un chanteur de variétés me parvint, assourdie, pendant toute la durée de leurs ébats. Puis disparut avec les yeux rouges du véhicule. Quand j'eus la certitude d'être seul, je me glissai jusqu'aux annexes, disposées contre le muret et la roche à nu. Parmi les lourdes barques de bois ficelées à leur remorque et les canots en plastique, enchaînés, j'avais repéré pendant le jour celui que j'allais détacher simplement. Mes recherches me permirent de mettre la main sur une pagaie fragile, de plastique et d'aluminium. C'était peu mais dans ma situation, c'était déjà bien utile. En prenant toutes les précautions pour ne pas racler bruyamment les roulettes de l'annexe sur le béton grumeleux de la cale, je la tirai jusqu'à l'eau. Je courus sur une jambe récupérer mes sacs et les jetai

au fond de l'embarcation. Le flot déjà la demandait. Un changement de vent m'avait indiqué le moment le plus opportun pour quitter le bord : la renverse.

Loin d'ici, le continent d'eau avait basculé, il aspirait maintenant des cataractes, goutte à goutte, avec une force irrésistible. Ce mouvement allait me faciliter le départ vers le large. Je me mis à pagayer à l'avant, me déchirant les épaules en voulant garder une trajectoire rectiligne. Il fut facile de dépasser Raguénès sur ma droite, en gardant à l'esprit la balise cardinale invisible quelque part dans l'obscurité sur le même bord. Ensuite j'entrai dans le champ de l'océan. L'eau, tranquille au départ de la cale, s'agitait nerveusement, une fois franchi le rempart protecteur de Raguénès. Remous inquiétants, couleur d'obsidienne, qui avalaient jusqu'à l'éclat des points lumineux qui piquetaient la côte vers Trévignon. Ce clapot corbeau m'effrayait. J'y plongeai frénétiquement la pagaie comme dans le flanc d'un bœuf sacrificiel. Il y eut un moment où je ne sus plus où était exactement l'Île Verte, perdue dans l'effort fiévreux. Le souffle court, caparaçonné dans mon manteau, j'arrêtai de ramer. Je fuyais les hommes, mais le chemin de la solitude était bien incertain. Finalement, discernant une masse immobile et basse sur l'eau, je pus me repérer. J'avais pris une trajectoire trop orientée vers le large, vers l'extérieur du monde. Je devais aborder l'Île Verte par sa partie orientale, une anse rocheuse à l'abri

du grand souffle d'ouest mais ceinte d'une écharpe de cailloux à fleur d'eau à cet instant de la marée. Elle s'étirait en travers de ma route. Au milieu de l'anse, je savais les deux roches d'accointance qui s'élevaient, peu gênantes pour mes manœuvres. Sur l'autre bord de l'Île Verte, à l'ouest, des blocs rocheux massifs, chicots carnassiers et mauvais, décourageaient toute approche pour débarquer. Je corrigeai mon cap et parvins au terme de longues minutes d'effort à doubler la pointe de la queue rocheuse, le corps endolori par cet exercice inhabituel. Ma jambe blessée palpitait. Derrière, la houle se lissait en ridules régulières. Il régnait là une torpeur sournoise. Des souffles de bétail inquiet, des gargouillis passaient sur les roches et les algues que la marée découvrait progressivement. On eût dit la gorge d'un dragon. Je cognai ma pagaie contre un caillou puis un autre tandis que l'écho de ces chocs résonnait fort sur l'eau. La coque accrocha un corps dur qui griffa le plastique.

À une dizaine de mètres devant moi, je distinguai la mince bande claire de graviers et de coquillages morts qui constituait l'unique plage de l'île. J'avancai en poussant avec force sur le fond pierreux, sous la surface sombre. Quand je décidai de sauter, je dérapai sur un varech glaireux en poussant un cri de douleur. Merde, ma jambe. Le froid de l'eau noire me menotta les mollets. En trébuchant, je tirai l'annexe jusqu'au bord, la remontai au sec en

traversant le crissement minéral de la plage. Puis je tombai le cul dans l'herbe rase pour souffler. J'avais rejoint l'île. D'ici, dans la clarté du jour, la cale et une partie de la côte que j'avais foulée, inquiet, toute la journée d'avant, étaient invisibles. J'avais disparu.

Depuis l'apparition douloureuse du jour, le vent de nord-ouest n'a pas faibli. Hululement morne et mouillé contre la paroi de mon abri. Le pilon des gouttes tombant du linteau creuse des entonnoirs sur le seuil de terre. La bruine bâche l'horizon et amollit la houle. L'ennui. Un remblai dérisoire face à l'avalanche de pensées grises qui menace de craquer. J'ai parcouru jusqu'à l'incompréhension, ces dernières heures, les pages salies du quotidien local. Elles emballaient les pommes de terre oubliées, ridées et froides comme la pierre. L'abrutissement m'a empêché de me convaincre de la réalité de ces tragédies minuscules et mortes. Seules, leurs extrémités typographiques tentent le dérisoire effort de griffer l'oubli. J'allume une autre cigarette. À ce rythme, mes réserves vont s'épuiser très vite. Je frissonne à l'idée de sortir prendre les rafales chargées d'eau et contempler autre chose que l'exiguïté de ma cellule. En fouinant dans le buffet, tout à l'heure, j'ai sorti un agenda, imprimé et offert par une banque régionale à ses clients fidèles, c'est-à-dire asservis. Une main ingénieuse lui a greffé sur

le haut de la tranche, à l'aide d'un adhésif rouge, une ficelle brune et fine dont le licou enserre un crayon gris taillé à coups de couteau. Un livre de bord ou un inventaire. Les pages gondolées d'humidité découpent une année déjà laissée loin derrière soi, comme un cap rocheux. 1997.

Des semaines, des mois, vides. Se pourrait-il que ce soit ça une année de nos vies ? Que faisais-je cette semaine d'août 1997 ? Ce jour-là ? La mémoire a choisi l'ombre. Le 30 août, une main brutale a tracé les mots : « provisions, gaz ». À la césure de juin et juillet, je trouve un carton portant les horaires de marée pour les mois d'été qui allaient suivre. En avril, « peindre ». Un tableau ? Le bois de la porte ? Une coque ? À la fin de l'agenda, une suite de pages blanches dévide sa nudité offerte. Aucune note personnelle. Peut-être avait-il suffi au propriétaire de quelques mots pour marquer de façon significative le grand livre de son existence annuelle ? J'ai pris le crayon pour gribouiller quelques schémas répétitifs. Dehors, la bruine et le vent, encore.